



Linguistique (comparée) et grammaire (du français).

(Je ne veux pas là justifier encore l'existence de ce cours, beaucoup trop *court* à mon avis et beaucoup trop *incomplet* – certainement à cause de l'auteur... mais plus encore – à cause de la mode universitaire qui accorde au superflu une importance qui revient à l'essentiel : les dernières réflexions sérieuses et systématiques menées par les étudiants de langues orientales sur le français, sont, pour la très grande majorité d'entre eux – et ce, de leur propre avis – des souvenirs de classe de troisième. Ensuite : rien !

Or, nous avons le projet de leur donner la possibilité d'enseigner une langue – le français – avec le même bagage théorique et explicatif qu'un titulaire du brevet des collèges... Non seulement ce cours devrait être étendu, mais encore devraient s'y greffer des enseignements de phonétique-phonologie, de lexicologie et d'analyse de textes, voire de linguistique diachronique du français : mais la marque des prophètes est de parler dans le désert.)

On a opposé de mille manières linguistique et grammaire, et ces mille manières – par le biais de copies intensives, ou de copiés-collés évident – ont été reproduit à plus soif : la grammaire serait traditionnelle là où la linguistique serait révolutionnaire : elle, « de droite » et l'autre, « de gauche », une, utile et scolaire, l'autre, inutile (... et universitaire), une, lisible, l'autre, illisible ; bien de chez nous versus exotique, une, pour la langue écrite, l'autre, pour la parlée, une, pour la langue littéraire, solennelle et fixée, l'autre, pour les dialectes, les argots et autres déchets ! Une opposition assez bien répandue est *normatif-constatif*, dans le genre scolaire « Corneille et Racine » : les *choses (hommes) telles (tels) qu'elles (ils) devraient être, opposées (opposés) aux choses (hommes) telles (tels) qu'elles (ils) sont*.

Si ces oppositions sont intéressantes à constater dans l'histoire des idées linguistiques et grammaticales, elles ne sont en rien fondamentales et ne dévoilent pas les rapports – ambigus – qu'entretiennent ces deux disciplines (ou *choix de rapports à un objet*) : à la langue) : car c'est bien **de la langue** qu'elles s'occupent, et non de sociopolitique, de psychologie, ou de « communication » ! Je voudrait donc tenter de montrer comment se tissent les rapports entre ces deux productions de textes qui affirment ne parler que de la langue « en soi ».

Le projet linguistique est d'analyser **jusqu'à l'extrême** des éléments de la langue, d'en isoler les plus petits segments possibles et de mettre en évidence les régularités combinatoires : elle vérifie ensuite ses propositions en fabriquant ***par l'application de ces régularités à des segments isolés***, des éléments de langue reconnus comme « de la langue » analysée par les producteurs des éléments de départ.

La **grammaire** (telle que nous la connaissons, celles des manuels et des ouvrages dits « d'auteurs » – grammairiens, nécessairement !) analyse aussi les éléments produits en langue, mais **arrête son analyse au point où cette dissociation en morceaux correspond à un modèle** politico-philosophique « exogène », mais déjà commenté, décrit, argumenté, « populaire », considéré comme apte à faire comprendre le fonctionnement d'une image de la langue. Ce modèle – à chercher dans la philosophie politique des Stoïciens – donne, sur la langue, la « ***Grammaire Latine Etendue*** » : la G.L.E.

La G.L.E. est cette construction qui transcende toute description de – *aujourd'hui, avec la victoire incontestable de la modernité occidentale judéo-chrétienne* – langue, au point où, en fait, toute description de langue n'est qu'illustration (plus ou moins folklorique) de la G.L.E. Toutes les grammaires, de toutes les langues « parlent » de *noms*, de *verbes*, de *pronoms*, de *compléments*, de *temps* : des grammaires du *russe* nous informent « qu'il n'y a pas d'article en russe », pas davantage, d'ailleurs « de verbe avoir » ! La grammaire du japonais serait caractérisée par des « niveaux » de langue et une grande timidité à utiliser les pronoms personnels, et, nécessairement, celle du chinois devrait être ... « impossible » et d'ailleurs « inexistante » !

Toutes ces balivernes s'accompagnent aussi, souvent, de déductions péremptoires sur les valeurs de l'âme du peuple qui la (les) parlent : ce qui expliquerait sans doute Boulganine, Gogol, Poutine et le knout pour les uns, Hiroshima et les geishas pour les autres et 1.300.000.000 individus mangeurs de rouleaux de printemps et organisateurs de Jeux Olympiques, pour les derniers !

La G.L.E. **bloque** l'analyse – au moment où la poursuite de l'analyse jusqu'au point ultime ruinerait le ***reflet en langue de la description sociopolitique de la cité*** ; car tant les parties du discours que les fonctions de ces parties du discours dévoilent leur origine sociopolitique déjà dans leur nom même et leurs activités : *sujet, complément, mode, attribut, complément, adjuvant, adjectif, adverbe, actif, passif, déterminant, article, démonstratif, relatif, attribut, ... et verbe* ! Qu'entendons-nous par « le nom régit le verbe », et le complément « d'objet » ? Nous ne voulons pas être des *hommes* (encore moins des *femmes* !) – *objets*,

parce que le verbe *-actif-* à un complément *qui supporte l'action du sujet*. Une *subordonnée* ne fait pas le poids devant une *principale*, et l'*adjectif* (« celui qui est *jeté à* ») est bien obligé de *s'accorder* en genre et en nombre *avec le nom* !

La grammaire est une doctrine transcendant son objet, la langue, alors que la linguistique prétend – au moins dans ses textes les plus originaux et profonds, parmi lesquels ceux de Louis HJELMSLEV, pour la linguistique moderne – être ou se vouloir (au moins !) immanente et empirique. La description de la langue par elle-même, qui fait de la linguistique un savoir radicalement différent de tous les autres, suppose tout un appareil conceptuel et technique préalable destiné à nous éviter de tomber sous le coup des critiques qu'on peut facilement écrire sur les grammaires : on peut penser que l'essentiel de la linguistique devra se résoudre à n'être qu'une lecture critique de (ou des) grammaire(s).

◆ *La discipline établie par les Grecs sous le nom de grammaire est une théorie largement apriorique. Il ne s'agit pas de savoir si elle l'est complètement ou en partie; il suffit de savoir si elle est rigoureusement empirique ou non. Une théorie à cheval entre l'apriorisme et l'empirisme est par définition apriorique, c'est-à-dire inadéquate à son objet, et on ne saurait y remédier par quelque accommodage qui servirait à corriger les erreurs les plus évidentes sans arriver à constituer une totalité cohérente.... C'est la grammaire gréco-latine qui constitue la base de la grammaire européenne. La grammaire classique, même sous ses aspects les plus modernes et les plus scientifiques, repose sur cette tradition forte et invétérée. La critique de la grammaire classique a été faite à maintes reprises. Mais il est difficile de s'en affranchir, et on est loin d'y avoir réussi jusqu'ici. De la doctrine classique la linguistique a passé dans une époque critique, mais le nouveau classicisme qui en devra surgir ne se dessine encore que vaguement, et les essais qui ont été faits pour établir une doctrine nouvelle tombent encore fatalement, et souvent sans en avoir conscience, sous le régime de la doctrine classique. Il est difficile de savoir oublier.¹*

... pour sauver la doctrine classique, il a fallu insister de plus en plus sur les caractères sémantiques qui sont apparemment plus constants, puisque plus universels. On s'éloigne de plus en plus de la structure morphologique.

¹ "La structure morphologique", 1939, in Essais linguistiques, p.131-132.

Mais on finit par découvrir que la constance des faits sémantiques est une illusion, et qu'ils constituent un point de repère extrêmement vague et fuyant...◆

La grammaire peuple les langues qu'elle compare à des sociétés, d'êtres qui ressemblent aux hommes et qui agissent comme des hommes ; et les langues, comme les sociétés humaines vues par l'Occident vainqueur (qui penseraient les mêmes choses, désireraient les mêmes choses, aspireraient aux mêmes buts, mais pas encore aussi bien !) seraient si semblables, bien que nécessairement inférieures, que leur **canon** pourrait servir à les décrire.

Celles des sociétés qui ont osé – de façon continue et têtue – *autre chose*, ont été éteintes. Leurs langues aussi : les Aborigènes, Les Amérindiens, les populations « autochtones » de Chine, de Sibérie... mais aussi les Basques en Espagne ou en France en sont réduits à disparaître, et surtout leurs langues. Les sociétés humaines ne s'opposent seulement plus que par les vêtements – *folkloriques* – et peuvent donc passer sous les mêmes fourches caudines.

Dans *Degrés linguistiques*², HJELMSLEV tente de fixer les rapports qu'entretiennent grammaire et linguistique :

■ *Toute science a pour but d'établir une méthode au moyen de laquelle on puisse décrire des objets proposés, d'une nature donnée. Cela se fait toujours par l'introduction d'une langue permettant la description des objets en question : pour les décrire, on introduit un ensemble de dénominations, une terminologie, avec les définitions correspondantes, puis on entreprend la description en utilisant ces termes pour composer des phrases traitant de l'objet proposé.*

La linguistique a pour but d'établir une méthode au moyen de laquelle on puisse décrire des langues. Cela se fait par l'introduction d'une langue permettant la description de langues. On appelle métalangue une telle langue descriptive, et langue-objet la langue décrite. En raison de son universalisme (cf. p. 139), une langue quotidienne peut servir de métalangue pour se décrire elle-même comme langue-objet : on peut, par exemple, écrire une grammaire danoise en danois. En général, on sera cependant obligé de modifier quelque peu l'usage de la langue quotidienne en y introduisant une série de signes nouveaux, ceux qu'on appelle « termes

² Chapitre inédit traduit par Gabriel Conseil, publié à la suite de Le langage, une introduction, (Sproget, 1963, Berlingske Forlag, København) traduit du danois par Michel Olsen.

techniques » ou « expressions de spécialiste ». On peut aussi remplacer, totalement ou partiellement, la langue quotidienne par une langue à formules spécialement inventée et convenant, en tant que métalangue, à la description d'autres langues ; c'est là un procédé qu'on peut aussi utiliser en linguistique, mais nous nous en sommes abstenus dans cet ouvrage. Cela nous montre qu'on peut avoir des langues de plusieurs degrés : langues de degré 1 et langues de degré 2, ou métalangues. En théorie, il est naturellement possible de poursuivre cette graduation : une langue décrivant la métalangue sera une langue de degré 3 ou une métalangue de degré 2 (appelée aussi « méta-métalangue »). Et nous verrons que cette possibilité théorique contient une réalité.

La grammaire, description de l'état particulier d'une langue, est donc une métalangue de degré 1. En nous servant des dénominations que nous avons introduites à différents points de ce qui précède, nous pouvons résumer brièvement le procédé de la grammaire en disant que celle-ci part d'une chaîne ou d'un texte, objet de l'analyse, en déduit une relation de présupposition unilatérale entre la chaîne (le texte) et les paradigmes (la chaîne présuppose les paradigmes), et enfin, se fondant sur cette relation, établit les paradigmes.

Comme toutes les sciences, mais à la différence des langues quotidiennes, la grammaire doit, dans la plus large mesure possible, définir ses propres signes. Mais toute science, donc aussi la grammaire, si nombreux que soient les signes qu'elle définit, sera obligée, à un certain moment, de mettre un terme à la série des définitions, de sorte que les signes qui entrent dans la définition de base ne soient pas définis de nouveau. Dans toute science, il subsistera donc certains indéfinissables ou certaines notions fondamentales, c'est-à-dire des dénominations qui ne peuvent être définies dans la langue dont il s'agit et qui ne peuvent l'être que par l'introduction d'une autre langue, métalangue par rapport à la première. Ainsi, il restera sans doute aussi dans la grammaire certaines notions fondamentales, certaines dénominations indéfinies, que l'on ne pourra définir qu'en introduisant une métalangue de degré 2 ou une métagrammaire.

Etant donné que, dans toute science, les dénominations définies doivent toutes l'être nécessairement au moyen d'autres dénominations prises dans la même langue, ces dénominations définies seront exclusivement déterminées par leur relation réciproque, mais ne seront jamais déterminées, ni codéterminées par leur relation à d'autres objets ou à d'autres dénominations à l'intérieur de la même langue. La grammaire qui

se sert d'une langue quotidienne a sur d'autres sciences l'avantage, quand on l'applique à la langue quotidienne dont elle use elle-même, de pouvoir définir toutes les dénominations qu'elle a prises dans cette langue mais, comme nous l'avons vu, elle ne peut les définir que par leur relation à d'autres dénominations à l'intérieur de la même langue, et non pas (ni totalement ni partiellement) par leur relation à des objets qui ne sont pas eux-mêmes des dénominations à l'intérieur de la même langue. Les dénominations de la grammaire ne peuvent ainsi être déterminées par les objets éventuels appartenant à une réalité extérieure à la grammaire, auxquels elles doivent se référer, ou dont elles sont faites elles-mêmes (par exemple, les vibrations électromagnétiques produites par des traits d'encre sur du papier, ou les ondes sonores produites par des mouvements dans la gorge et la bouche). Par contre, cela peut se faire dans la métagrammaire, où, en analysant les dénominations de la grammaire, on découvre que les choses auxquelles elles renvoient sont des phénomènes physiques ou autres qui constituent l'expression et le contenu de langue-objet (langue quotidienne) et que les choses dont elles sont faites sont identiques à celles dont sont faites les dénominations d'autres langues (celles de la langue quotidienne, par exemple). En d'autres termes, disons que dans la grammaire, comme dans toute langue, il faut distinguer deux plans : celui du contenu et celui de l'expression. Ce qui, dans la grammaire, est le contenu, donc le plan du contenu de celle-ci, ce sont l'expression et le contenu de la langue quotidienne. ■

Parmi les multiples questions que pose ce texte, il en est une (assez) facilement utilisable : l'opposition **contenu** versus **expression**. Les objets segmentables, les segments de ces objets sur lesquels travaille(nt) la linguistique (et la grammaire) sont simultanément présents au niveau de leur expression (« face » tournée vers l' « extérieur ») et leur contenu (« face » tournée vers l' « intérieur »). Le signe linguistique est la **forme** de cette **expression** et la **forme** de ce **contenu**, formes **arbitrairement** liées, mais **indissolublement** liées (ce lien constitue la spécificité de telle ou telle langue). La langue commune « vulgaire » des linguistes, mais aussi de psychologues, philosophes, sémiologues, gens « à la mode », etc. traduit ces formes en S^a et S_e (« signifiant » et « signifié », les deux constituant le signe linguistique : S). Les vibrations sonores qui s'échappent de la bouche du locuteur ou le trait déposé dans l'écriture sont des manières de l'expression comme l'objet « matériel » « vache » ou « spirituel » « âme » sont les matières du contenu des signes linguistiques correspondants.

D'autre part, la linguistique – et la grammaire – se partage le redoutable privilège d'avoir à utiliser comme langue d'analyse et de description... celle-là même qui est son objet d'étude, ce qui renvoie à la notion de métalangue (et au delà-de métalangue de métalangue, etc.) : cette mise en avant de la nature commune des langues et métalangue permet d'inclure, certes, la philosophie, dans et parmi des métalangues d'usage, évidemment toutes les sciences, mais aussi, à la limite, la théologie. L'établissement d'une métalangue proprement immanente peut, alors, devenir un objet de recherches capable de critiquer, rivaliser et dépasser cette autre métalangue – fondée sur un discours moins fondamental, parce que transcendant, la *grammaire latine étendue*.

La pratique de l'analyse, qui part d'un corpus (ensemble de textes ou de fragments de textes, les item), utilise une technique d'autant plus inattaquable qu'elle est rudimentaire, la *segmentation* (par superposition).

Si je compare (et superpose) les #item# suivants (# signalant un « blanc » (code écrit) ou un « silence » (code oral)

#lechienmangel'os# / #leloupmangel'os# , il semble facile de **segmenter** (après avoir rendu évidentes des précautions d'emploi tels que la lecture de gauche à droite, l'égale dignité des signes séparés, etc.) en

ch i e n
l e m a n g e l ' o s
l o u p

ce qui isole trois segments : 1 : *le _____ mangel'os*, 2 : *chien* et 3 : *loup*, et une règle de... morphosyntaxe : *tous les item de cette langue* (réduite !) *combinent 1 à 2 ou 1 à 3 ; tous les item sont formés de 1 et 2 ou 3*. On dit que *chien*, commute avec *loup*, et tandis que *le _____mangel'os* reste constant (il est « le même » que *le _____mangel'os*), *chien* est l'**autre** de *loup*, et les deux (*chien et loup*) l'autre du « même » !

Poursuivant la même pratique, l'analyse de ce corpus (déjà) plus complexe :

#lechienmangel'os# / #leloupmangel'os# / #lechienblancmangel'os# / #le
loupgrismangel'os# /

